

MIRBEAU VU PAR LES LECTEURS DE *L'ERMITAGE*

De 1885 à 1900, la France va connaître un extraordinaire pullulement des revues. N'oublions pas que Remy de Gourmont, dans un essai bibliographiqueⁱ, en dénombre 130 dans la capitale et prie ses lecteurs de bien vouloir l'excuser de n'être pas parvenu à dresser une liste exhaustive. Dans la grande mouvance symboliste de la fin-de-siècle, les jeunes littérateurs obéissent à un ardent prosélytisme dans le but, non seulement de propager leurs théories esthétiques, mais surtout de leur réserver un accueil favorable. Pour ce faire, il n'est pas meilleur outil que les revues et il n'est alors pas étonnant qu'en l'espace de trente années, il s'en crée près de deux centsⁱⁱ.

Certes, certaines d'entre elles connaissent une existence éphémère, sans parler de celles qui sont enterrées avant même d'avoir pu réellement exister. Mais d'autres acquièrent la notoriété en raison d'écrivains célèbres qui y collaborent ou d'ouvrages majeurs qu'elles publient. Au sein de ces dernières, les grandes revues, les « officielles », entendent imposer un style, une certaine façon de faire. En marge, les petites revues tentent de se développer, attirant le lecteur par des enquêtes, par des banquets, par des publications licencieuses, par des scandales parfois, tous procédés que les premières nommées récuse au nom d'un intellectualisme suranné. Curieusement, à bien

considérer les noms des collaborateurs, on comprend aisément où se trouvent les véritables talents. En 1946, Noël Richard en faisait déjà le constat : « À comparer, au bout d'un demi-siècle, le nom de ces jeunes écrivains audacieux mais alors ignorés du grand public, avec celui des rédacteurs gommés des grandes revues en vogue, on se rend compte aujourd'hui de quel côté se trouvaient les talents surfaits, avec leurs fades poncifs et le conformisme béat, et de quel côté les vrais créateurs d'art et d'originale beauté »ⁱⁱⁱ.

Et il avait parfaitement raison, comme en témoignent les travaux des historiens de la fin de siècle qui font plus volontiers référence au *Chat Noir*, à *La Plume*, à *L'Ermitage*, à la *Revue Indépendante* qu'à la *Revue des deux mondes*, dont les noms de la plupart des collaborateurs n'ont pas échappé au temps^{iv}.

Dès 1891, Octave Mirbeau insistait sur l'importance de ces petites revues. À Jules Huret, venu lui rendre visite à Pont-de-l'Arche, il confiait au cours d'une promenade en forêt : « Il y a là, au *Mercure de France*, des gens comme *Remy de Gourmont*, *Saint-Pol-Roux*, *Albert Aurier*, critique d'art, et d'autres qui vraiment méritent mieux que le dédain de Zola. D'ailleurs moi, je trouve que toutes ces "petites revues", comme il les appelle, c'est ce qu'il y a, à l'heure qu'il est, de plus intéressant à lire. Voyons ! *L'Ermitage*, les *Entretiens* et *Le Mercure*, ça vaut tout de même mieux que la *Revue des deux mondes*. Et les chroniques, et les critiques qu'on y lit, sont diablement plus intelligentes et plus copieuses que les chroniques et les critiques de *Sarcey* et autres pisseurs de copie à 6 francs la colonne »^v.

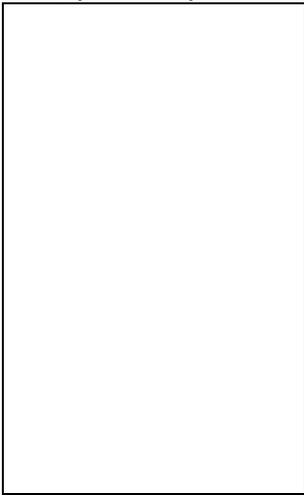
En l'espace d'une année, trois revues vont voir le jour dans la capitale, dont les fondateurs ignoraient qu'elles seraient, un siècle plus tard, une référence pour l'étude de cette époque : *La Plume*^{vi},

L'Ermitage^{vii} et le *Mercure de France*^{viii}. Si les deux premières restent quelque peu dans la marginalité^{ix}, très vite, en raison de la notoriété de ses collaborateurs et des publications de la maison d'édition qu'elle s'adjoint, le *Mercure de France* va s'imposer petit à petit comme la Revue par excellence, celle à laquelle chacun rêve de collaborer^x.

L'heure du changement était devenue à ce moment inévitable. Car la génération montante n'acceptait plus d'être étouffée par les modèles qui faisaient loi, le positivisme, la psychophysiologie et surtout, en matière romanesque, la copie de la réalité, d'une effroyable banalité, dont la parangon pourrait être *Une vie*, ouvrage de trois cents pages où il ne se passe rien et malgré tout tenu pour le chef-d'œuvre du moment. Comme le constate alors l'un des historiens du symbolisme, Henri Mazel^{xi} : « *Or, une génération nouvelle montait, qui n'allait pas se satisfaire d'un idéal aussi vomitif, et qui, éprise de poésie, de rêve et de musique, de mysticisme, d'ésotérisme et de wagnérisme, trouvant d'ailleurs toutes les portes fermées de la République des Lettres, allait être obligée, pour vivre sa vie spirituelle, de se bâtir ces abris provisoires qui furent les jeunes revues d'alors* »^{xii}.

Henri Mazel avait pour habitude de se réunir, en compagnie de quelques étudiants en droit et en médecine, dans un appartement situé au 5 rue Gay-Lussac. Au sein de leur petit cénacle, qui s'appelait alors *le Joyeux-Lussac*, l'occupation essentielle était de donner à leurs amis des comédies de leur composition. En raison de l'engouement qu'ils suscitèrent, il leur fallut déménager et ce fut la salle de l'Ermitage, rue de Jussieu, qui accueillit leurs réunions. Mazel eut alors l'idée de fonder une revue, à laquelle la salle donna son nom. Il en resta le directeur jusqu'en 1895^{xiii}.

Comparée à quelques-unes de ses consœurs, *L'Ermitage* détonne par la qualité, le sérieux de ses textes et de ses chroniqueurs. À la suite d'articles d'une grande tenue, on trouve des chroniques régulières relatives au théâtre^{xiv}, aux Beaux-Arts^{xv}, à la musique^{xvi}, aux sciences occultes^{xvii}, à la poésie^{xviii} ainsi qu'à la prose^{xix}. En peu de temps donc, elle acquiert une certaine notoriété en raison des auteurs qui y collaborent^{xx} et des œuvres qui y sont publiées. N'oublions pas que c'est dans les colonnes de *L'Ermitage* que Moréas publie son *Pèlerin passionné*, Charles Maurras, pour la première fois, ses théories romanes et que Paul



Jean Moréas, par Rouveyre

Valéry fourbit ses premières armes^{xxi}. Son public s'élargit donc au fil des numéros et le nombre des abonnés ne cesse de croître. *L'Ermitage* s'impose donc, parallèlement à *La Plume*, comme la revue incontournable, celle qu'il faut lire pour être tenu au courant de l'actualité littéraire et artistique du moment, tout en s'autorisant, pour le plus grand plaisir des lecteurs, une certaine liberté de ton que, petit à petit, le *Mercure de France* abandonne en raison de son comité de lecture aux idées drastiques.

En 1897, on observe des bouleversements importants au sein de la revue^{xxii}. Non seulement Mazel en a quitté la direction, mais avec lui quantité de collaborateurs ne figurent plus au sommaire des numéros.

D'autres noms y apparaissent, encore peu connus à l'époque, mais qui ne vont pas tarder à le devenir. On peut donc considérer qu'il y a deux livraisons de *L'Ermitage*. La première de 1890 à 1896 et la seconde de 1897 à 1906, dernière année de parution de la revue^{xxiii}.

Une fois dressé ce petit historique, il m'a semblé intéressant de me transporter une centaine d'années en arrière, de me mettre à la place d'un Parisien, désireux d'être informé de l'actualité artistique et littéraire et qui, à ce titre, s'est abonné à *L'Ermitage*. Et je me suis alors demandé quelle approche j'aurais de Mirbeau en tant que lecteur : que lirais-je sous sa plume, quelles pièces aurais-je envie d'aller voir ?

En tant que chroniqueur, Mirbeau n'a jamais signé d'article dans les colonnes de la revue. Il a seulement participé à une enquête, au mois de novembre 93, intitulée *Contrainte et liberté*. Comme dans la plupart des enquêtes menées par les revues à cette époque, la question induisait déjà certaines réponses : « *Quelle est la meilleure condition du bien social, une organisation spontanée et libre ou bien une organisation disciplinée et méthodique. Vers laquelle de ces conceptions doivent aller les préférences de l'artiste ?* »^{xxiv}.

La réponse de Mirbeau, en totale opposition avec celle de ses confrères^{xxv}, a pour mérite d'être succincte et très précise à la fois :

« Les questions que vous me posez sont fort complexes et demanderaient de longues pages pour être traitées. Je ne puis donc que vous indiquer brièvement, et sans les étayer d'arguments, mes préférences.

Je ne crois qu'à une organisation purement individualiste. Sous quelque étiquette que l'État se présente et fonctionne, il est funeste à l'activité humaine et dégradant : car il empêche l'individu de se développer dans son sens normal ; il fausse ou étouffe toutes les facultés. Je ne conçois pas qu'un artiste,

c'est-à-dire l'homme libre par excellence, puisse chercher un autre idéal social que celui de l'anarchie »^{xxvi}.

C'est donc essentiellement à la critique que Mirbeau doit d'être connu des abonnés de *L'Ermitage*. Et il faut bien convenir que cette critique ne lui est pas souvent favorable.

C'est pour la première fois en février 1898 qu'apparaît le nom de Mirbeau. Jacques des Gachons, dans sa chronique théâtrale, rend compte du spectacle auquel il a assisté au théâtre de la Renaissance, *Les Mauvais Bergers*. Il commence son propos par un vibrant hommage à l'auteur de la pièce, qu'il compare à Henri Rochefort : « *Je pense que vous ne manquez pas de lire chaque semaine l'article de M. Octave Mirbeau dans Le Journal. On y rencontre, choses rares par le journalisme qui court, des idées et du style. M. Mirbeau est un ardent polémiste. Plus convaincu, j'espère, que notre rouge marquis de Rochefort, le maître du genre, le clown national, le fou du peuple-roi...* »^{xxvii}. Mais, très rapidement, l'éloge s'estompe pour laisser place aux reproches et le critique s'emploie alors à démontrer que « *le chien de garde, qui mord sans prévenir* »^{xxviii}, s'il est un très brillant journaliste, est un bien médiocre dramaturge. Petit à petit, il construit un véritable réquisitoire, dont la conclusion est pour le moins très sévère :

« Mais qu'est-ce que tous ces usuriers ridicules et conards, qu'est-ce que cette jeune fille sans cœur, qu'est-ce que cette foule qui se laisse conduire par une femme, fût-elle celle de Jean Roule ? Tout cela est faible ou faux et l'incendie final, en récit, est comme un hors-d'œuvre. On n'est pas ému parce que il manque de l'action entre les deux derniers tableaux.

Et puis la faute grave, c'est que c'est un drame social où l'idée passe avant le personnage. Au théâtre, une condition prime tout : la vie des héros. S'ils ne vivent pas, comment s'intéresser à eux et à ce qu'ils disent. Les héros de M. Mirbeau sont trop sommairement dessinés »^{xxix}.

Une telle critique n'incite donc pas à se rendre au théâtre de la Renaissance^{xxx}, pas plus qu'à lire la pièce, et il ne faut avoir aucun scrupule puisque Jacques des Gachons a pris le soin de préciser que, dix ans plus tard, cette pièce serait totalement oubliée^{xxxi}. Tout juste peut-elle inciter le lecteur à découvrir les articles que Mirbeau publie dans *Le Journal*, mais a-t-on encore envie de le faire après l'avoir vu aussi violemment critiqué ?

Cinq mois plus tard, un jeune journaliste donne la première d'une série de cinq chroniques, toutes intitulées *Lettres à Angèle*. Sous couvert de converser avec l'amie imaginaire à laquelle il écrit, l'auteur évoque l'actualité littéraire, journalistique et théâtrale du moment^{xxxii}. Avant d'apposer sa signature au bas de cette première lettre, le journaliste prie son amie de bien vouloir lui rendre service, en l'interpellant ainsi :

« — Vous qui connaissez M. Mirbeau et qui avez quelque influence sur lui, vous devriez bien tâcher de lui lire un peu ses articles. Ils sont stupides. Certainement c'est parce qu'il a du génie ; mais c'est fâcheux qu'il n'ait pas plus de talent. Je n'aime pas beaucoup Sarcey, mais M. Mirbeau finirait par nous le rendre adorable ; dites-lui donc que c'est fâcheux.

Il faut terriblement de talent, chère amie, pour rendre un peu de génie supportable ; pour formuler un peu de génie. Faute de quoi, voyez ce qui reste ! »^{xxxiii}.

Non content de s'en tenir à cette prière, il émet presque aussitôt un souhait, vraiment peu flatteur pour l'écrivain : *« Non, chère Angèle, s'il avait seulement un peu de talent, je vous affirme qu'il n'oserait plus écrire. — Ah ! souhaitons-lui du talent, chère Angèle ! »^{xxxiv}*

Le mois suivant, de nouveau Mirbeau est au centre de ses attaques, mais pour commencer la lettre cette fois :

« De reprendre où j'en étais resté, veuillez m'excuser chère Angèle ; - d'ailleurs cela vous changera ; déjà vous avez pu penser à autre chose, depuis un mois ; moi pas : Monsieur Mirbeau écrit toujours. Je vous parlais de son génie, l'autre jour, et de l'absence de son talent ; le génie consiste à croire que l'on peut s'en passer ; moins il a de talent, M. Mirbeau, plus son

génie consiste à croire qu'il peut s'en passer ; il rachète son manque de talent par une véritable pléthore de génie. C'est affreux ! »^{xxxv}.

En septembre, la véhémence du ton s'est quelque peu atténuée et le journaliste remercie son amie d'avoir suivi ses conseils : « *Je suis heureux que vous ayez pu parler à M. Mirbeau. Je remarquais bien en effet que ses derniers articles devenaient meilleurs* »^{xxxvi}. Cette atténuation se confirme encore en novembre avec ces simples mots : « *Les articles de M. Mirbeau deviennent bons* »^{xxxvii}. Pour la dernière livraison de l'année, l'animosité ne semble plus de mise et le journaliste, après avoir fait amende honorable, finit même par se montrer un laudateur de Mirbeau : « *Monsieur Mirbeau fait comme tant d'autres devraient faire : il change. [...] Que M. Mirbeau nous permette donc de faire comme lui ; de l'aimer d'autant plus aujourd'hui que nous l'aimions moins naguère et qu'il en est plus revenu* »^{xxxviii}.

Comment expliquer ce revirement, qui peut être tenu pour une volte-face ? Tout simplement par le fait que le jeune journaliste a été très sensible à l'article publié par Mirbeau le 15 novembre dans *L'Aurore*, intitulé « *Palinodies* »^{xxxix}. En dépit de ses sentiments peu amènes à l'encontre de Mirbeau, André Gide – car ce journaliste n'est autre que l'auteur des *Nourritures terrestres*, publié l'année précédente au Mercure de France –, est très sensible, en pleine Affaire, à ce plaidoyer pour le droit à l'erreur. Il n'est alors pas étonnant que Mirbeau devienne alors pétri de qualités :

« [...] ce dernier article est bon de tous points. Ce qu'il y dit n'est point facile et reste pourtant parfaitement juste ; le ton a perdu cette mauvaise allure d'assomeur [sic] qui tant, avant, nous déplaisait ; et pourtant l'ironie reste forte, droite et directe – comme vous devriez me l'enseigner. Et je commence à oser trouver cette triste affaire Dreyfus admirable, tant j'ai la conviction maintenant qu'elle a forcé au dévouement, à l'amour de la patrie, à la noblesse, quantité d'âmes vaillantes mais

auparavant indécises. »^{xi}.

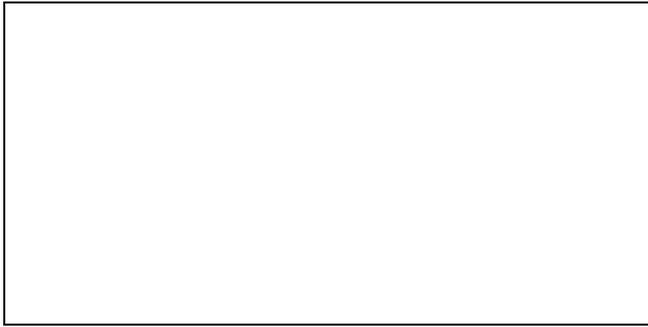
Dans le numéro de janvier de 1899, Gide, occupé à d'autres tâches, met un terme aux liaisons épistolaires qu'il entretenait avec son amie. Quoi qu'il en soit, en raison même de l'évolution de ses jugements, il a donné envie de s'intéresser à cet homme qui, au fil des mois, a conquis le respect après avoir suscité les pires critiques.

Il faut ensuite attendre trois années avant que le nom de Mirbeau n'apparaisse une nouvelle fois dans les colonnes de *L'Ermitage*. Et toujours sous la plume de Gide. Dans sa chronique « Quelques livres » de décembre 1901, Gide rend en effet compte des *27 jours d'un neurasthénique*, publié par Mirbeau chez Fasquelle. Une nouvelle fois, en quelques lignes, Gide fait preuve de sentiments ambivalents et c'est ainsi que de son propos perlent à la fois les critiques et le respect :

*« M. Mirbeau est fait de la curieuse étoffe de ces satiristes, qui semblent n'exister qu'en raison de ce qu'ils attaquent. Les monstres leur sont absolument indispensables. Que feraient-ils sans eux ? - Ils en inventeraient à plaisir. - C'est ce que fait M. Mirbeau. Il s'arcboute contre sa lance ; ce dont il a besoin, c'est de motiver sa posture ; peu lui chaut que l'ennemi soit vrai. Il a bien plus beau jeu avec ceux qu'il invente. Ah ! comme il les ridiculise ! Comme il s'irrite bien des bosses qu'il leur met ! Il semble s'y piper lui-même. Son têtu procédé d'outrance lui fournit des guignols qui ne manquent pas de laideur. [...] Si tout le chapitre de *Fistule* est stupide péniblement, tout le chapitre de *Portpierre*, l'épisode du hérisson, certains des récits chez *Triceps*, d'autres encore sont bien menés, curieux et pressants. »^{xli}*

Pour enfin trouver une critique en tous points élogieuse, il faut attendre le mois de mai 1902 avec le compte rendu de Maurice de Faramond à propos du *Portefeuille*. Le critique ne ménage pas sa peine pour dire combien il a apprécié la pièce :

*« On s'amuse beaucoup aux pièces de M. Octave Mirbeau, on s'amuse et de la pièce et de la salle. Car à peine le rideau levé, les uns qui n'ont encore rien entendu déclarent à haute voix que c'est idiot, tandis que d'autres qui n'en savent pas davantage sont, déjà tout extasiés d'admiration. Pour moi, qui suis beaucoup plus lent à manifester, car d'abord il me faut entendre et voir, je me suis franchement diverti au *Portefeuille* »^{xlii}*



Le Portefeuille, par Renefer

Et Faramond, après un résumé très succinct, de vanter les mérites de l'intrigue aussi bien que le caractère grotesque de certains personnages. La lecture d'une telle critique ne peut laisser indifférent et incite assurément, pour la première fois, à prendre le chemin du théâtre, celui de la Renaissance en l'occurrence.

En l'espace de cinq années donc, le nom de Mirbeau a été évoqué à huit reprises. Et il l'a été six fois par Gide. C'est bien maigre et cela peut étonner. Il est en effet difficilement compréhensible qu'il n'y ait eu aucune évocation du *Jardins des supplices*^{xliii}, du *Journal d'une femme de chambre*^{xliv}, ou encore des *Affaires sont les affaires*^{xlv}, pourtant publiés à une époque où *L'Ermitage* comptait en son sein des chroniqueurs dont on respectait le jugement et à qui l'on envoyait très volontiers les nouvelles parutions.

Mais Mirbeau, à cette époque, n'a pas besoin de cela. S'il n'a pas oublié ses préférences pour la lecture des « petites revues », elles ne constituent pas pour lui un tremplin pour réussir. Après avoir quitté *L'Écho de Paris*, il est devenu le célèbre chroniqueur du *Journal*, dont les articles sont redoutés tout autant que respectés^{xlvi}. Peu lui importe alors qu'il soit fait état ou non de ses

publications ou de ses pièces. Certes, à la rédaction de *L'Ermitage*, l'influence de Gide, qui n'éprouvait guère de sympathie à son égard^{xlvi}, fut très ambiguë. Il lui doit à la fois d'être connu des lecteurs, mais aussi de l'être mal ; du moins ne mérite-t-il pas toutes les attaques qui lui sont réservées. C'est d'autant plus regrettable que cette revue peut être tenue pour modèle, modèle où chacun travaillait animé par la seule volonté de servir un idéal artistique et littéraire. Ainsi collaboraient en parfaite harmonie des écrivains aussi éloignés politiquement que Francis Viéland-Griffin et Hugues Rebell, unis dans un même combat contre la médiocrité et qui se reconnaissaient pour louer le véritable talent. À ce titre, Mirbeau eût certainement mérité d'y voir son nom figurer à de plus amples reprises.

Thierry RODANGE

-
- i. L'étude se nommait *Les Petites revues*
 - ii. 31 entre 1881 et 1890, 67 de 1891 à 1900 et 69 de 1901 à 1910.
 - iii. *Louis Le Cardonnell et les revues symbolistes*, page 24, Marcel Didier, Paris, 1946.
 - iv. Citons, entre autres, les noms de Charmes, Lavis, Bellaigue, Delard, Duruy, Bentzon, Ganderax, familiers de quelques rares spécialistes de la période.
 - v. Jules Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire*, page 189, éditions Thot, Paris, 1982.
 - vi. Premier numéro le 15.04.89 sous la direction de Léon Deschamps.
 - vii. Premier numéro en avril 90 sous la direction d'Henri Mazel.
 - viii. Premier numéro le 01.01.1890 sous la direction d'Alfred Vallette.
 - ix. Marginalité due essentiellement aux textes audacieux qu'elles publièrent ou aux illustrations libertines dont elles les ornèrent.
 - x. Les fondateurs étaient Albert Aurier, Jean Court, Louis Denise, Édouard Dubus, Louis Dumur, Julien Leclercq, Ernest Raynaud, Jules Renard, Albert Samain, Alfred Vallette. Très vite, viennent rejoindre ces dix fondateurs, Remy de Gourmont, Laurent Tailhade et Rachilde, pour ne citer qu'eux.
 - xi. *Aux beaux temps du symbolisme*, Mercure de France, Paris, 1943.
 - xii. *Ibid*, page 9.
 - xiii. C'est Édouard Ducoté qui lui succédera en 1896.
 - xiv. Par Jacques des Gachons.
 - xv. Par Alphonse Germain.
 - xvi. Par Raymond Bouger.
 - xvii. Par Pierre Valin.
 - xviii. Partagée par Retté, Merrill, Pilon et Guérin.
 - xix. Conjointement tenue par Henri Bérenger et Marc Legrand.
 - xx. Ils seront près de 200.
 - xxi. Il conviendrait également de citer les noms d'Heredia, de Mistral, de Verlaine, de Mallarmé, d'Henri de Régnier, et ce dès 1895.
 - xxii. À commencer par le format qui, d'un grand in-8°, passe à un in-8 carré.
 - xxiii. Le format de cette deuxième livraison sera agrandi durant les deux dernières années.
 - xxiv. *L'Ermitage*, page 257, éd. citée.
 - xxv. En fait, sur les 23 réponses publiées, seule celle d'Edmond Picard rejoint celle de Mirbeau.
 - xxvi. *L'Ermitage*, page 263, éd. citée.
 - xxvii. « Chronique des Théâtres », *L'Ermitage* de février 1898, page 136.
 - xxviii. *Ibid*, page 137.
 - xxix. *Ibid*, page 139.
 - xxx. On ne peut que donner raison à Jacques des Gachons car la pièce est en vérité bien mauvaise.
 - xxxi. « [...] *je ne pense pas non plus qu'on se rappelle Les Mauvais Bergers dans dix ans* » (page 137).
 - xxxii. Très rapidement, en raison de leur succès, ces *Lettres à Angèle* seront complétées par des *Lettres d'Angèle*.
 - xxxiii. « Lettres à Angèle », *L'Ermitage* de juillet 98, pp. 58–59.
 - xxxiv. *Ibid*, page 59.
 - xxxv. « Lettres à Angèle », *L'Ermitage* d'août 1898, page 132.
 - xxxvi. « Lettres à Angèle », *L'Ermitage* de septembre 1898, page 214.
 - xxxvii. « Lettres à Angèle », *L'Ermitage* de novembre 1898, page 289.
 - xxxviii. « Cinquième lettre à Angèle », *L'Ermitage* de décembre 1898, page 424.
 - xxxix. À cette époque, Mirbeau était attaqué par des journalistes nationalistes qui avaient exhumé quelques-uns de ses articles des *Grimaces*, très marqués d'antisémitisme.
 - xl. « Cinquième lettre à Angèle », pp 424–5, éd. citée.
 - xli. Chronique citée, pp. 409–10.
 - xlii. Chronique citée, page 395.
 - xliii. Fasquelle, Paris, 1899.
 - xliv. Fasquelle, Paris, 1900.
 - xlv. Fasquelle, Paris, 1903.
 - xlvi. C'est une des raisons qui permettent d'expliquer que Mirbeau n'ait jamais collaboré à *L'Ermitage*.
 - xlvii. « *Mirbeau retomberait à plat s'il ne s'imaginait entouré de monstres* » (*Journal (1899–1939)*, page 290, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1951.